

Denis Schneider

L'évolution du paysage urbain, dans les petites villes de Lorraine allemande, au XVIIIème siècle

La Lorraine germanophone est une petite région intermédiaire entre bassin parisien et Rhénanie, située sur le seuil qui sépare les Vosges des Ardennes et parcourue par la Sarre. C'est une marche forestière, longtemps peu peuplée, où l'émergence des villes a été tardive (carte, page suivante). Historiquement, il n'y eut jamais, dans ce secteur géographique, de grande ville (Sarrebuck ne s'est développée décisivement qu'au XIXème siècle). De plus, à la fin du XVIIIème siècle, seules deux villes pouvaient être considérées comme des villes moyennes, Thionville et Sarrelouis.

En Lorraine allemande, sur beaucoup de plans, la proximité de la frontière représentait le fait majeur.

D'une part, la région avait été ruinée par les guerres du XVIIème siècle, précisément parce qu'elle était un des territoires en jeu, convoité par le royaume de France. D'autre part, si au XVIIIème siècle, un peu partout en France, on abandonna les murailles des villes, la Lorraine elle, venait d'être intégrée au boulevard des forteresses qui défendaient au nord-est, l'entrée du royaume.

Mais il ne s'agissait plus de défendre toutes les villes, les nouvelles fortifications étaient trop coûteuses pour être généralisées et les anciennes avaient pleinement montré leur inanité durant les guerres du XVIIème siècle, lorsque pratiquement chacune des villes avait été pillée et incendiée au moins une fois.

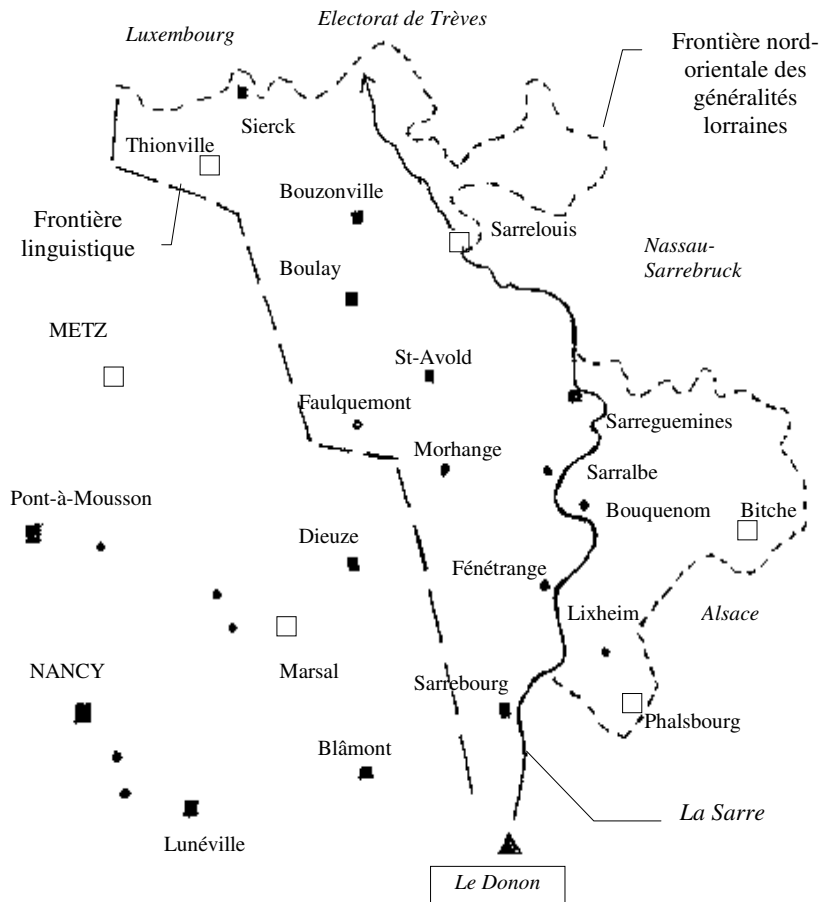
Aussi l'Etat français concentra-t-il l'effort de fortification sur quelques villes, spécialisées en quelque sorte dans la tâche de défense du territoire non pas régional, mais national¹.

Nous ne parlerons pas ici de ces villes fortifiées, villes-forteresses, comme Bitche ou Phalsbourg, Thionville ou Sarrelouis, la dernière créée ex-nihilo au

¹ La France entre Louis XIV et 1766 projeta sa ligne de défense en avant de ses propres frontières, sur celles (nord-orientales) du duché de Lorraine, en principe indépendant jusqu'en 1766. Mais les principales forteresses lorraines étaient sur des territoires devenus officiellement français tandis que l'armée française s'appuyait aussi sur les villes lorraines, pour ses subsistances.

XVII^{ème} siècle. Dans ces lieux, l'Etat modelait la ville par ses travaux, souvent gigantesques.

Localisation des villes de la région



Mais précisément, hors de ces lieux, dans les autres petites villes, son ambition urbanistique était absente, sinon même présente en creux.

En effet, si les forteresses étaient actives et sources de dépenses pour les intendants des généralités de Lorraine et des Trois Evêchés, il est vraisemblable que l'objectif, en ce qui concerne les autres petites villes était avant tout de conserver leurs finances, pour permettre à l'Etat d'y puiser en cas de besoin.

La plupart des petites villes de la région accueillait des garnisons temporaires, lors des quartiers d'hiver. L'intendant avait intérêt à ce qu'elles puissent faire face à ces charges, notamment au paiement des indemnités dues aux états-majors, qui étaient ruineuses pour les petites communautés.

A St-Avold², le seul emprunt de la municipalité pour le XVIII^{ème} siècle, avant la Révolution, fut nécessité par ces dépenses militaires. Dans plusieurs autres villes (Bitche, Marsal, Boulay), la plus grosse dépense des années

² D. Schneider : *St-Avold aux XVIII et XIX^{ème} siècles*, thèse, 1998, Metz..

1771/1772 était d'ordre militaire ou paramilitaire : logement de la maréchaussée, indemnités de l'Etat-major. A la même époque, à Sarreguemines, une moyenne des dépenses dues aux quartiers d'hiver de l'armée, sur 20 ans, s'établissait à 4800 £ t. par an, plus de 60 % des dépenses annuelles de la commune³ ! Enfin, à Sarrebourg, devenue ville-étape sur la route d'Alsace de l'armée française, les finances locales furent toujours déficitaires à la fin du XVIIème siècle et jusqu'à la paix d'Utrecht en 1713⁴. Puis elles devinrent florissantes ; alors l'Etat fit assumer à la ville ses propres charges et l'on retourna au déficit systématique, après 1773⁵.

Par conséquent dans l'esprit des intendants de Lorraine, l'urbanisme des petites villes, gouffre à finance, devait être subordonné et lié aux questions militaires. Il devait être contraint, limité, pour préserver des marges de manoeuvre, par ailleurs.

Mais cela ne pouvait être un soucis pour eux, car si l'Etat était très conservateur dans les petites villes non fortifiées de Lorraine, ce n'était pas les notables du crû qui allaient le contredire. En effet, toute dépense locale leur échéait d'abord à eux, « major pars » la plus imposée de la communauté.

Décrivons plus précisément les mécanismes de décision qui aboutissaient aux réalisations de l'urbanisme local. Toute décision de dépense devait être prise par la communauté, en l'occurrence par la chambre de police locale (nom de l'hôtel de ville lorrain d'alors), appuyée par l'assemblée générale des chefs de feux dans les plus petites villes ou par des notables, plus ou moins cooptés et toujours choisis parmi les plus riches contribuables, dans les autres villes. Que ce soient les uns ou les autres, ils ne désiraient pas en général, payer plus d'impôts et prenaient donc des décisions conservatrices que notre XXème siècle jugerait timorées.

Mais de surcroît, toute dépense de toute communauté, rurale ou urbaine passait par le contrôle à priori de l'intendance et celle-ci n'autorisait que les dépenses indispensables ou considérées comme telles.

Or, bien entendu, il n'existait pas, comme le montre le tableau I (page suivante), de petites villes qui aient disposé de revenus élevés ou d'excédents importants.

Evidemment, elles auraient pu augmenter leurs recettes en imposant les habitants. Mais elles le faisaient le moins possible, le plus tard possible. La règle admise tacitement consistait à exploiter le patrimoine collectif (« les revenus patrimoniaux » des comptes) et les octrois accordés au Moyen-Age par le seigneur pour assurer l'entretien des remparts, à l'exclusion de toute imposition directe. Aussi, les octrois devinrent-ils, à l'époque moderne, la principale recette des comptes des villes, à tel point qu'on fut obligé, sous le Consulat de rétablir ces octrois que la Révolution avait supprimé et dont on ne pouvait plus se passer.

³ AD MM, C 220-221, voir tableau I, plus loin.

⁴ A St-Avold, en 1707, les dépenses extraordinaires du fait de la guerre atteignaient 30 % des dépenses locales de la ville (transfert de subvention exclu).

⁵ Y. Le Moigne (dir.) : *Histoire de Sarrebourg*, Metz, 1988, p. 170-175.

Tableau I - Les comptes des petites villes lorraines vers 1772⁶

(En livres tournois, à 50 livres près)

Ville	Population	Recettes totales	Dépenses totales	Excédent ou déficit	Endettement
Sarreguemines	2180	7000	8450	-1450	31.000
Dieuze	2900	6550	13900	-7350	900
Bitche	2479	4900	7150	-2250	14.300
St-Avold	2930	4050	6100	-2050	4000
Sarralbe	1100	2150	2650	-500	1800
Boulay	2600	1850	7700	-5850	0
Morhange	1300	1800	2200	-400	0
Forbach	1040	1600	1450	150	0
Bouzonville	1560	1500	1950	-450	9600
Fénétrange	1300	1350	2150	-800	0
Bouquenom (Sarre-Union)	?	1250	2000	-750	0
Insming	780	950	750	200	0
Lixheim	800-900 ?	450	850	-400	550
Moyenne des 13 villes de Lorraine allemande	1750	2700	4400	-1700	4800
13 petites villes de Lorraine romane ⁷ (moy.)	2000	3150	3950	-800	2000

Dans ces conditions, la règle, pour les petites villes comme pour les villages était la suivante :

On accumulait des excédents annuels de recettes autant qu'on le pouvait, et alors seulement, on investissait dans un équipement nécessaire, à construire ou à reconstruire. Au besoin, on ajoutait à son pécule un emprunt ou le produit de la coupe du quart de réserve des forêts communales⁸. Il s'agissait en général d'un seul bâtiment, halle, hôtel de ville, caserne, église, il pouvait entraîner une restructuration du parcellaire par fusion de quelques parcelles, mais cela ne

⁶ Source : AD MM, C 220-221. Tous ces « comptes » ont été collationnés pour les besoins d'une enquête générale de l'intendance. Evidemment, les hôtels de ville ont eu le soucis de présenter des situations mauvaises, ils ont maximisé les charges, regroupé sur un exercice des dépenses en réalité effectuées sur deux ou trois ans, ... mis en évidence des déficits que nous avons parfois rectifié à la baisse. Il ne s'agit pas des comptes d'une année précise et échue, mais des dernières recettes (dernières adjudications) et d'estimations plus ou moins sincères des dépenses, parfois des moyennes décennales. Mais, ajoutons que les subdélégués qui ont commenté ces rapports de comptes communaux n'ont pas nié les déficits structurels des villes. Estimations de la population de 1779 par les chiffres arrondis fournis par Durival : *Description de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, 1779, accrus de 30% (pour tenir compte des pauvres et des exempts) et multipliés par un coefficient de feux de 4.

⁷ Les petites villes de Lorraine romane étaient plus grandes en moyenne qu'en Lorraine germanique, au XVIII^{ème} siècle, leur reconstruction ayant précédé de 20 à 30 ans celle des villes de Lorraine germanique. Leurs recettes moyennes étaient donc légèrement supérieures. Cependant, c'est du côté des charges que l'on pouvait voir les plus grandes différences : moins d'endettement et de déficit annuel, probablement parce que la charge militaire de cette région plus en retrait par rapport à la frontière était moindre qu'en Lorraine allemande.

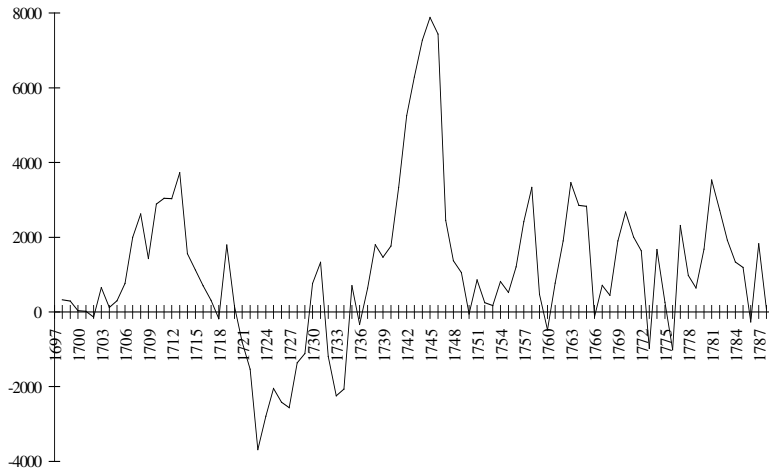
⁸ La plupart des petites villes en Lorraine avaient de vastes superficies communales, des propriétés collectives importantes, prairies, forêts, friches qu'elles pouvaient aliéner temporairement en cas de besoin. Ainsi, à St-Avold, on vendait aux enchères le regain des prairies communales quand le besoin s'en faisait sentir, ailleurs on allotissait des friches louées aux manouvriers et ainsi mises en culture.

représentait jamais une grande opération qui toucherait une partie notable de la ville.

On peut vérifier notre hypothèse sur l'évolution des résultats annuels des comptes de la ville de St-Avold.

Cette courbe montre les répercussions financières d'une suite de cycles d'investissements. Pendant quelques années les excédents s'accroissaient ou se maintenaient, puis ils disparaissaient voire étaient remplacés par un déficit ; ce qui signifie qu'on venait de construire.

Le « finito » de la ville de St-Avold, au XVIIIème siècle⁹ :



La conséquence de ces réalités financières, c'est qu'en Lorraine, dans les petites villes (comme dans les campagnes), le paysage urbain évoluait lentement au XVIIIème siècle, même dans les cas les plus spectaculaires.

Mais de toutes manières, y avait-il des raisons pour qu'il en soit autrement ? Les petites villes de Lorraine allemande étaient tellement modestes, qu'elles le restèrent malgré des taux de croissance parfois exubérants, surtout dans le premier tiers du siècle.

St-Avold vit sa population tripler entre 1712 et 1779, Sarreguemines sextupla¹⁰. Dans toute la région, la population doubla ou tripla, entre 1685/90 et 1730/50, puis elle se stabilisa plus ou moins, tandis que çà et là, quelques belles reprises de croissance se manifestaient à la fin de l'Ancien Régime.

Mais dans les villes de toute la Lorraine, l'entassement humain restait très faible, à la fin de l'Ancien Régime, comme le montre le tableau II.

⁹ Nous représentons ici le résultat annuel d'exercice de la ville. Il montre l'épargne de la ville, qui se gonfle durant quelques années puis se dégonfle brutalement voire laisse la place à des déficits avant de revenir à une situation bénéficiaire, etc.

¹⁰ Sur Sarreguemines, A. thomire, *Notes historiques sur Sarreguemines*, Strasbourg, 1887 et Exposition sur *Sarreguemines au XVIIIème siècle, genèse d'une ville moderne*, sd, plans du XVIIIème siècle.

Tableau II - Population et habitat en Lorraine (1779) ¹¹

Villes	Feux fiscaux	Population ¹²	Maisons	Nbre d'habitants par maison
Fénétrange	250	1300	190	6,8
Bouzonville	300	1560	190	8,2
Sarreguemines	400	2080	250	8,3
Boulay	500	2600	360	7,2
Dieuze	500	2600	300	8,7
St-Avold	500	2930	320	9,2
Moyennes pour 19 villes de lorraine romane	578	3005	416	7,2

En fait, cet entassement était ici le même qu'ailleurs¹³, mais pour des villes qui étaient toutes modestes en superficie¹⁴. St-Avold faisait à peu près 11 ha intra-muros, Sarreguemines, beaucoup moins de 10, Boulay¹⁵, 7 et Faulquemont ou Fénétrange¹⁶, de 1 à 3 ha. Les guides de l'époque, selon Y. Le Moigne, décrivaient Sarrebourg comme « une petite ville où il n'y a quasi qu'une grand'rue »¹⁷. Toutes ces villes formaient en général, chacune un seul quartier, une seule paroisse, et encore, pas toujours. Ainsi, à Sarreguemines, le culte catholique (massivement majoritaire) était rattaché au village voisin de Neunkirch¹⁸, même si le curé résidait en ville. A St-Avold, on officiait en 1789 dans la même église qu'en 1500, bien que la population ait presque triplé.

Tout cela signifie que le besoin d'espace, universellement éprouvé au XVIII^e siècle dans les villes et qui aboutit parfois à de grosses opérations d'urbanisme, ne devait pas ici être ressenti très vivement. D'ailleurs, la plupart de ces villes étaient contournables (St-Avold, Sarrebourg, Sierck...) et le furent, aussi leur exigüité interne ne gênait-elle pas les besoins de circulation, notamment militaire, de l'Etat.

¹¹ Source : Durival, *Description de la Lorraine*, Nancy, 1779. Il donne le nombre de maisons de 25 villes, les plus importantes, sauf Nancy et Lunéville.

¹² Ici encore nous multiplions les feux fiscaux par 1,3 pour tenir compte des exempts, puis par un coefficient de feu de 4. Ces coefficients ont été observés à St-Avold aux XVII^e et XVIII^e siècles, occasionnellement dans d'autres villes.

¹³ On voit le nombre d'habitants par maison varier de 4 à 24 dans diverses régions et dans des villes de tout calibre, sans ordre apparent (J. Meyer et J.P. Poussou : *Etudes sur les villes françaises*, Paris, 1995, pp 123-124). Mais les villes de Lorraine sont tout de même dans le bas de la fourchette, elles sont toutes comprises entre 6 et 9,5, sauf l'exception erratique de Badonviller (18,7).

¹⁴ Nous fondons nos constatations sur de nombreux plans publiés dans des monographies ou aux AD Moselle, St-Avold, CP 103 et 194, Faulquemont, CP 291, Sierck, CP 64 (gravure de 1777) et CP 71-262, Forbach, CP 282, Dieuze, CP 273, Bouzonville, CP 273.

¹⁵ Sur Boulay : F. Guir : *Histoire de Boulay*, Boulay, 1933, plan, p 24.

¹⁶ Sur Fénétrange : J. Gallet : *Le bon plaisir du baron de Fénétrange*, Nancy, 1990, plans, p 126, 148, 167.

¹⁷ Y. Le Moigne (dir.) : *Histoire de Sarrebourg*, Metz, 1988, p. 175.

¹⁸ A. Thomire, op. cit., p 71-72.

Cependant, au-delà de cette grisaille générale, nous devons constater un certain nombre de changements et de distinctions.

D'une part, le réseau urbain, très peu hiérarchisé jusqu'en 1747, a tout de même évolué dans le sens de la hiérarchisation ensuite. Certaines villes (Saint-Avold, Faulquemont) furent largement perdantes, tandis que d'autres (Boulay, Sarreguemines) virent leurs fonctions centrales renforcées. Evidemment, ces dernières vécurent plus de changements que les premières, surtout dans la deuxième moitié du siècle.

Ainsi, Boulay et Sarreguemines ou Sarrebourg ont été surchargées de constructions en permanence, surtout entre 1760/70 et 1790, soit pour assurer leur développement devenu rapide, soit pour améliorer la réception des garnisons qui leur étaient devenues indispensables. Aussi leurs comptes, qu'on peut analyser en 1771, 1777 et 1782 montrent-ils en permanence des déficits importants, un endettement très fort. A Sarreguemines, en 1782, le subdélégué, dans son commentaire, évoquait la possibilité d'emprunter 30.000 livres pour accélérer la construction des casernes, tout en doublant les octrois, principale recette de la ville¹⁹. Cette solution était d'ailleurs déjà en application²⁰.

Mais partout, il avait fallu construire ou reconstruire, à un moment ou à un autre. Car la spécificité de la région à cette époque se caractérise par l'ampleur des dégâts causés par les guerres du XVII^e siècle, aussi bien que par l'importance de la croissance des villes locales, au moment de la reconstruction.

Un document nous permet de décrire les ruines, à St-Avold, en 1658, soit après 24 ans de désordres et de réduction de la ville à sa plus simple expression²¹. Les explications du tabellion qui signait ce texte donnent une idée très précise des mécanismes qui avaient ruiné le bâti urbain :

« Il est à noter que des maisons dites entières ne s'en trouve pas dix qui ait encor leurs granges et estableries lesquelles sont aussi ruinées et ne reste plus que les pierres ; ces ruines ont estez faictes depuis l'an 1637²² pendant les quartiers d'hyvers qui sont estez tous les ans dans St-Avold jusques au retour de leurs Altesses ; lesquels fouloient tellement :avec les debtes communales: les bourgeois, que ne pouvants plus subsister, et venants à mourir ou habandonnants la ville, les soldats leur jettoient en mesme temps la maison en bas pour avoir du bois tant aux corps de gardes qu'aux maisons ou ils logeoient. »²³

A Albestroff, le 2 juin 1737, la ville avait été « escalladée ... pillée entièrement et la moitié de tous les bastiments bruslés ; en sorte que la plus part des bourgeois dudict Albestroff depuis ce temps ont quictés leur demeure

¹⁹ ADMM, C220-221.

²⁰ Exposition, Sarreguemines au XVIII^e siècle.

²¹ La population de St-Avold était de 365/375 feux imposables immédiatement avant les évènements et de 40/60 feux imposables, vers 1660. Dans toute la région, les pertes démographiques furent de l'ordre de 70 à 100 %, selon les lieux, beaucoup d'habitants ayant émigré. (Cf. X. Blum : *la population de la seigneurie de Hombourg-Saint-Avold de 1628 à 1662* in Cahiers Lorrains, 1988, pp 237-260).

²² En fait en 1634-1636, la ville a été prise et reprise par des partis militaires, il y avait sans doute déjà eu à cette époque des dégâts, sans parler de la « peste » de 1635 et de la famine qui la suivit.

²³ AM St-Avold, art. 122, f°77-87.

pour chercher du pain çà et là²⁴». A la date de ce rapport du châtelain d'Albestroff, le 23 décembre 1637, il ne restait que 11 bourgeois sur place²⁵ et 6 autres dans sa châteltenie. Cet officier ajoutait: « toutes les maisons qui n'étoient habitées sont desmolies par les soldats qui n'usent d'autre bois de chauffage que de celui desdictes maisons ».

Le paysage urbain de St-Avold en 1658

	Nombre	%
Maisons entièrement ruinées	217	68 %
Maisons en partie ruinées	6	2 %
Maisons habitables	96	30 %
Total	319	

Les mêmes causes : va et vient des armées, fuite des habitants, se retrouvaient dans toute la région et produisirent les mêmes effets dans toutes les petites villes. Celles-ci, du fait qu'elles offraient des capacités d'hébergement que n'offrait pas la campagne, devinrent systématiquement des étapes pour les armées. Et nos témoignages convergent. Ils montrent bien qu'il s'est passé en Lorraine au XVIIème siècle la même chose que nous décrit Tolstoï à Moscou dans *La guerre et la paix*²⁶.

On peut observer la dispersion des ruines, au fil des rues et la restituer sous forme de diagramme. La description du tabellion suivait vraisemblablement les rues, d'une maison à l'autre, mais on ne connaît pas son ordre, précisément (voir pages suivantes, diagramme²⁷ et plan de la ville).

On peut voir sur le diagramme la très inégale dispersion des ruines. Celles-ci avaient massivement affecté certaines rues, constituées de maisons de manoeuvriers (rues secondaires), tandis qu'ailleurs (probablement le long de l'axe central Metz-Sarrebruck, autour de l'église paroissiale) la préservation des bâtiments avait été meilleure. C'est que les petites maisons en bois et en pisé des manoeuvriers pouvaient facilement être démontées, les matériaux récupérés. D'autre part, les hôtels de la noblesse étaient en position périphérique (par rapport à la place centrale), donc au milieu des maisons de manoeuvriers. On peut vérifier sur le diagramme qu'ils se trouvent tous dans des zones dévastées.

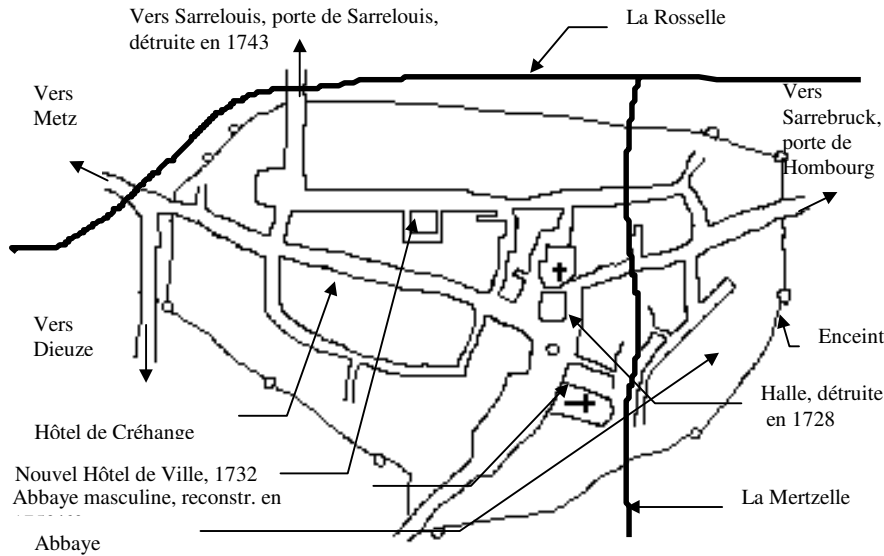
²⁴ Rapport intégralement transcrit (pp 62-63) par A. Prost : *Histoire d'Albestroff*, Metz, 1861, réédition Res Universis, 1990.

²⁵ Il y avait eu 61 conduits à Albestroff, soit environ 80 feux, en 1598 (ibidem, p 66), ce qui signifie, compte tenu de notre connaissance de la région qu'il devait y en avoir 100 à 120, à la veille des événements.

²⁶ Dans ce roman, Tolstoï prend parti pour la thèse suivante : l'incendie de Moscou n'est pas dû à la malignité des occupants militaires ou à la volonté destructrice de Napoléon, mais à l'absence des propriétaires et à la négligence des soldats français, occupants de fortune qui ne pouvaient pas mettre dans la préservation des propriétés moscovites la même passion qu'auraient mis les propriétaires.

²⁷ Sur ce diagramme qui traduit une liste des bâtiments de la ville, ceux qui sont ruinés sont notés par le coefficient : - 1 et ceux qui sont encore en fonction sont notés : + 1. Ils sont successivement enregistrés dans l'ordre de la description du tabellion. D'autre part, on a indiqué l'emplacement de quelques hôtels de la noblesse et bâtiments publics mentionnés sur le document.

Plan de St-Avold (à partir de celui de 1810)



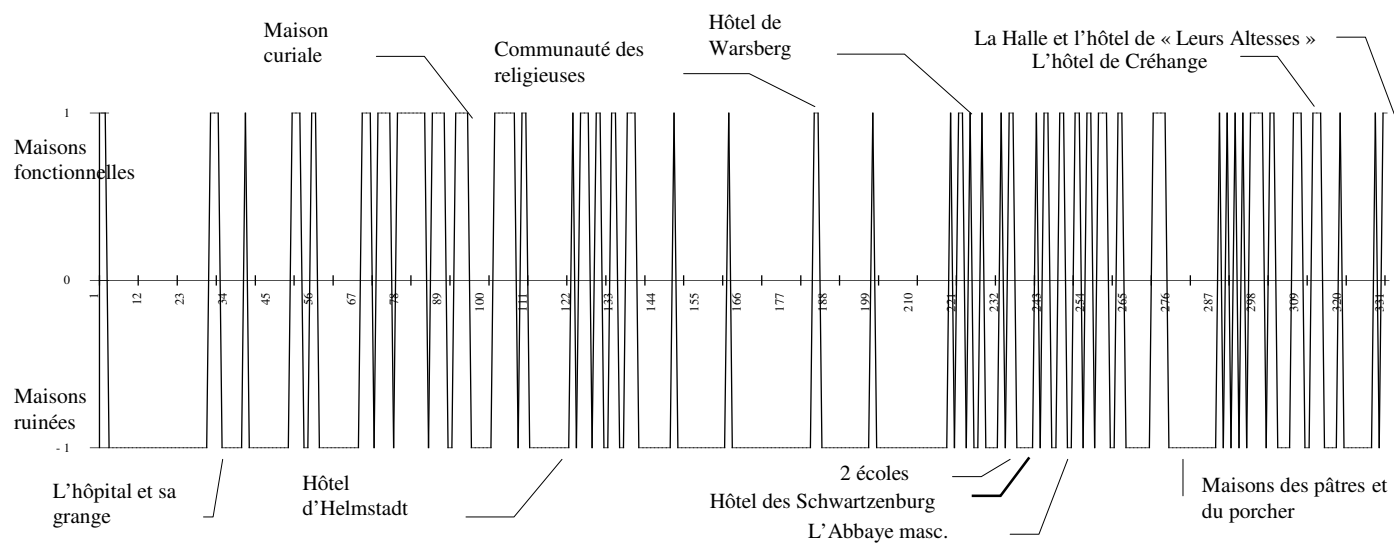
La reconstruction, à St-Avold, commença dès les années qui suivirent la paix des Pyrénées (1659). En effet, les délivrances de bois de « marnage » (droit au bois de construction dans les forêts domaniales) se gonflèrent subitement en 1663, par rapport aux attributions de 1662. Surtout, tandis qu'en 1662 la plupart des attributaires n'obtenaient que peu d'arbres (pour des réparations), en 1663, la moitié obtenait 5 arbres et plus.

Mais dans les années suivantes, le nombre d'arbres et d'attributaires se stabilisa de même que les courbes de naissances et de décès de la ville. C'est en 1686 que la croissance de la population redevint très forte pour plusieurs décennies, à la suite d'ordonnances qui garantissaient d'immunités fiscales les nouvelles installations dans la région.

La construction suivit sans doute un mouvement parallèle à celui de la démographie. Entre 1663 et 1685, le bricolage des ruines, le déblayage des maisons les plus atteintes, l'amélioration des autres, demeurèrent plus important que les constructions à neuf. Dans toute la région, la plupart des linteaux de portes qui nous restent de cette époque sont datés de 1705-1730, très rarement d'avant 1700.

La législation ducale témoigne d'ailleurs de cet état de ruines tardif des villes lorraines : « Nous avons rencontré fort peu de bourgs, villes et villages dans lesquels nous n'ayons trouvé grande quantité de maisons ruinées et tombantes, par la désertion des habitans », affirmait l'ordonnance du 2 avril 1698²⁸, qui accordait des exemptions fiscales aux nouveaux mariés et aux immigrants.

²⁸ Recueils des édits et ordonnances des ducs de Lorraine, tome I, p 17.



C'est alors (et pas avant) que le bâti se densifia progressivement, intra-muros (à Sarreguemines, St-Avold, Fénétrange, Sarrebourg), jusque dans les années 1720, sans déborder sur l'extérieur des murailles, sinon dans les fossés.

C'est précisément à partir de 1720/1730, alors que la reconstitution de la population antérieure aux guerres se terminait et que les taux de croissance commençaient à ralentir, que des faubourgs apparurent dans quelques villes, telles que Sarreguemines ou Fénétrange²⁹.

Mais c'était loin d'être le cas général. Beaucoup de petites villes disposaient encore de réserves foncières internes. L'observation de gravures de la fin du XVIII^{ème} siècle ou de plans du XIX^{ème} siècle représentant St-Avold ou Sierck³⁰ (les villes les plus importantes de la région et dont les faubourgs avaient été construits avant les guerres du XVII^{ème} siècle) montrent qu'elles restèrent globalement dans leurs murs et compactes jusque vers 1850, sauf quelques constructions prolongeant l'agglomération, de part et d'autre des chaussées qui y menaient. Cela reflète le faible dynamisme de beaucoup de ces petites villes, passée la reconstitution du premier XVIII^{ème} siècle.

L'allure de toutes ces villes restait globalement médiévale, particulièrement là où les murailles subsistaient. L'étroitesse des lieux ou la topographie empêchaient rarement de les contourner, comme on peut le voir sur les plans de Sarrebourg ou de Sierck. C'est pourquoi, leur bâti devait rester serré jusqu'au XIX^{ème} siècle, époque où toutes ces villes donnaient encore une forte impression de ruralité, ce qui nous prouve que jamais la pression démographique locale ne fut suffisante pour justifier de grands changements.

Même à Sarreguemines (cf. plan, page suivante), qui figure parmi les villes les plus évolutives de la région et qui doubla sa superficie, à l'extrême fin de l'Ancien Régime, les changements furent très longtemps marqués surtout par leur lenteur. Ainsi, une délibération de l'hôtel de ville, le 21 juillet 1761 expliquait-elle : « depuis 50 ans, l'on disserte sur la bâtie d'une église paroissiale sans aucun progrès »³¹.

Cette église vit finalement le jour, une décennie plus tard ; sa position contribuant à déplacer le centre de la ville, vers la jointure entre l'ancien quartier et le nouveau faubourg. Quelques années après l'on projeta un quartier de casernes³² dont l'achèvement vers 1784 devait consacrer le doublement de la superficie de la ville, tandis que les portes venaient d'être détruites.

On peut donc constater à Sarreguemines un certain dynamisme urbanistique, mais d'une part, il fut amorti par son étalement dans le temps, d'autre part, c'est l'exception qui confirme la règle.

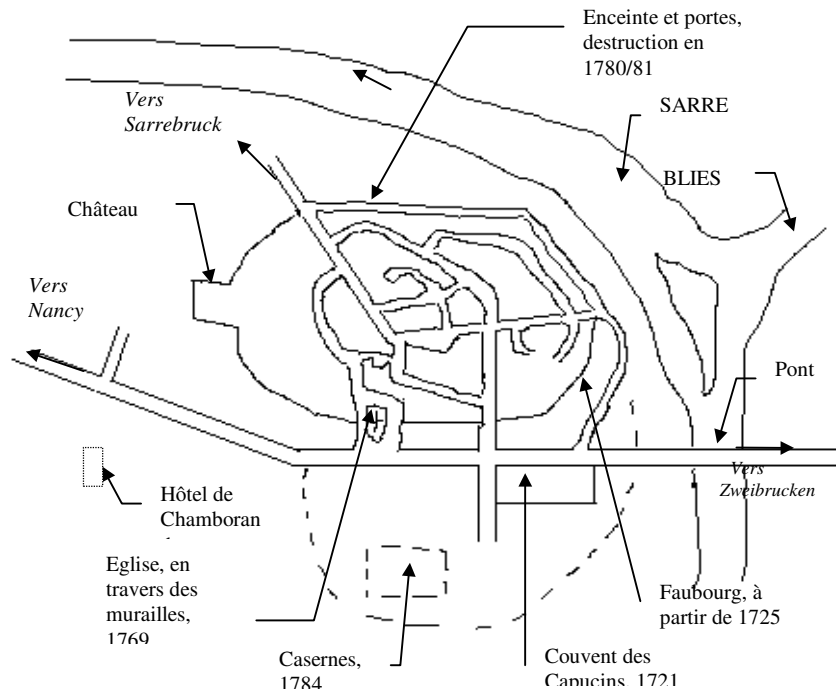
²⁹ Pour Fénétrange, J.Gallet, op. cit., p 130. et Exposition sur Sarreguemines.

³⁰ Cf. note n°14, supra, et St-Avold, fin du XVIII^{ème} siècle, in CL, 1982, p. 5.

³¹ A. Thomire, op. cit., p 71-72.

³² On recourut à une procédure exceptionnelle, un impôt direct, fixé à la moitié de la subvention, prévu pour plusieurs années. C'était une lourde charge mais qui aboutissait ensuite à une nette amélioration de la situation de la ville : une capacité d'accueil en site propre d'un régiment entier, sans que les habitants aient à en supporter le logement.

Plan de Sarreguemines
(à partir de celui de 1749)



Ainsi à Boulay, la croissance fut-elle modérée, les opérations de constructions isolées, un couvent des Récollets construit au début du siècle, un nouvel hôtel de ville, au début des années 1770, une nouvelle église dont l'adjudication fut passée en 1780, moyennant un endettement massif (120.000 £ tournois).

Un peu partout les ruines du XVII^{ème} siècle avaient été remplacées une à une. En quelque sorte, le renouvellement du tissu urbain s'était fait à la manière du renouvellement cellulaire du corps humain, la physionomie globale étant relativement préservée.

Dans les villes apparemment les moins détruites comme Sierck, le bâtiment avait, vers 1800, conservé une tonalité « Renaissance »³³, alors qu'à St-Avold, le bâti avait été à peu près complètement renouvelé au XVIII^{ème} siècle, mais au fil du temps. La législation ducale avait d'ailleurs favorisé le « bricolage des ruines ». Ainsi, l'ordonnance du 2 avril 1698 accordait-elle des exemptions fiscales, indistinctement, à ceux qui « bâtiront des maisons neuves,

³³ En 1932, J. Florange, en recensant les maisons remarquables de Sierck, en décrivait 36 contenant des restes « gothiques tardifs » ou « Renaissance » (de la période 1550-1620), contre une dizaine du XVIII^{ème} siècle. Mais à peu près partout ailleurs, le rapport devait être inverse, actuellement, le bâti le plus ancien des villes que nous étudions est de la fin du XVII^{ème} ou du XVIII^{ème} siècle, c'est-à-dire de la période de reconstruction qui suivit les guerres du XVII^{ème} siècle.

ou rétabliront des mesures », à la seule condition que ces maisons soient « en bon état », à l'expiration du délai fiscal accordé (de trois ans)³⁴.

Dans chacune des villes de la région, un ou deux ordres religieux avait construit ou reconstruit son couvent, opérations qui pouvaient avoir une ampleur exceptionnelle, comme ce fut le cas à St-Avold, entre 1755 et 1769, lorsque les Bénédictins investirent dans la pierre plus de 120.000 £ t., l'équivalent de deux belles maisons construites chaque année pendant 15 ans.

Le plus souvent, les notables avaient construit des maisons discrètes, à la mesure de la modestie de leur fortune, comme le montre la lithographie de Le Verronnais (photo 1) de la place centrale de St-Avold où se pressaient les résidences de tous les notables du lieu, officiers, notaires, marchands-échevins.

Quant aux hôtels de la noblesse, à vrai dire assez austères même pour les plus importants, ils ne furent construits qu'en nombre très restreint, notamment à St-Avold et à Sarreguemines, villes où la résidence nobiliaire n'était pas tout à fait insignifiante.

En somme, de même que toutes les villes locales étaient modestes et devait le rester au XVIIIème siècle, de même, leur inscription architecturale n'avait et ne pouvait avoir aucun caractère éclatant.

Un peu partout, les enceintes s'effacèrent mais à des rythmes variés. On construisit dans les fossés, contre les murailles, on les perça de portes pour rejoindre les jardins. A Fénétrange, on peut encore aujourd'hui se faire une idée de cette « privatisation » des fossés extérieurs des villes, abandonnés à la vie domestique, dès le XVIIIème siècle.

A St-Avold, le processus fut rapide, ainsi, sur le plan de 1810 ou sur une gravure de la fin de l'Ancien Régime, on ne retrouve même plus la trace des anciennes fortifications. Par contre, à Sarreguemines ou à Sarrebourg, on répara encore les murs d'enceinte en 1700 et 1750, car les fonctions de garnison ou de passage militaire de ces villes étaient plus affirmées. A Sarrebourg, ce n'est qu'en 1882 que l'enceinte fut supprimée mais dès 1730, on avait commencé à détruire les portes qui limitaient le passage diurne.

Les enceintes jouaient plusieurs rôles secondaires qui contribuèrent à les maintenir : lutte contre la contrebande nocturne, dans une région où les frontières (France-Lorraine-Empire) étaient étroitement imbriquées, meilleur cantonnement des troupes en garnison et meilleur contrôle des larcins dans les jardins suburbains, voire lutte contre les inondations comme cela semble avoir été le cas à Sarreguemines ou à Sierck. Dans cette dernière ville, les glaces de la Moselle pouvaient venir frapper le rempart des façades, jusqu'à la construction d'un quai surélevé, entre 1784 et 1790, financé pour partie par l'Etat³⁵. C'est alors seulement que ce rempart de façades fut percé de multiples portes particulières, avant qu'on ne taille une nouvelle rue et une place dans ce rempart, au XIXème siècle. Ici encore, les changements, importants, furent cependant lents et assez imperceptibles.

Enfin, il faut évoquer un des traits qui caractérisait l'ensemble des villes de la région et qui, lui aussi, ne s'estompa que très tardivement et lentement

³⁴ Recueils des édits et ordonnances des ducs de Lorraine, tome I, p 17.

³⁵ Annuaire de la Moselle, Metz, 1819, article Sierck.

(bien après le XVIII^{ème} siècle), l'importance des activités agro-pastorales des populations urbaines ; et qui ne pouvait que transparaître dans les paysages urbains. Les villes étaient en effet aussi de très gros villages, en dehors de leurs autres fonctions.

Ainsi, tous les bans urbains étaient exceptionnellement vastes, leurs cultures plus intensives, leurs troupeaux plus nombreux, comme le montrent les exemples suivants, pris dans des villes affirmées comme St-Avold ou des bourgs seigneuriaux comme Fénétrange et à diverses époques. On peut dire que les faits suivants s'appliquent en longue durée, à toutes les villes de Lorraine allemande.

Élevage et terres cultivées à Fénétrange, au milieu du XVII^{ème} siècle ³⁶:

	Nombre de feux	Bétail par communauté	Terres labourables par communauté
Fénétrange-ville	41	168	203
Village moyen de la seigneurie	13	108	172
Total de la seigneurie	210	1570	2437

Ici, l'exemple naborien est particulièrement significatif, car St-Avold était une des plus développées parmi ces petites villes, les activités agro-pastorales des autres villes ne pouvaient être qu'au moins aussi marquées.

A St-Avold, 70 à 80 % des foyers possédaient des terres cultivées sur le ban urbain vers 1791 et la même proportion des ménages élevait une ou quelques têtes de bétail, une chèvre pour les plus pauvres, une vache et un ou deux porcs dans la classe moyenne des artisans. Et dans les villes de Lorraine, comme dans les villages, le bétail des particuliers était regroupé en vastes troupeaux collectifs.

Le troupeau communal atteignait donc 1500 têtes après la paix de 1659, couramment 1000 têtes durant tout le XVIII^{ème} siècle. Il variait beaucoup durant l'année, au début de l'hiver deux cents chevaux militaires rejoignaient les écuries des bourgeois. En décembre et janvier, on abattait 500 à 1000 porcs pour l'ensemble de la ville. Et cet abattage du petit bétail d'autosubsistance se faisait devant chez soi, devant les portes, sur le pavé des rues, en ordre dispersé, jusqu'au-delà de 1838, quand le conseil municipal voulut soustraire à la vue des enfants le spectacle de ces tueries, en construisant un abattoir unique et extérieur à la ville.

Il faut imaginer dans le paysage urbain naborien de 1700 ou de 1789, durant plusieurs mois par an 1000 bêtes et plus partant des étables chaque matin et les rejoignant chaque soir. Les pâtres conduisaient ces bêtes sur les prés communaux, les friches, les cantons forestiers autorisés³⁷. Les questions concernant l'élevage tenaient donc une place certaine dans les délibérations communales. C'est la chambre de police, puis le conseil municipal qui organisait les services publics liés à l'élevage, l'engagement des pâtres des

³⁶ J. Gallet, op. cit., p 86. Il y avait dans la seigneurie 14 hameaux et villages, l'un d'eux était « franc », il n'est pas inclut dans nos informations. L'unité de superficie des terres labourables est probablement le « jour de culture », qui variait selon les lieux. Le bétail est ici la somme des têtes de porcins, équidés et bovins.

³⁷ A Nancy, ces troupeaux communaux existaient encore au XVII^{ème} siècle et paissaient sur les pelouses des fortifications.

troupeaux communaux par contrat, l'adjudication de la fourniture des bêtes mâles de ces troupeaux, à partir de la Révolution³⁸.

Périodiquement, la vidange des étables et des écuries aboutissait à obstruer le passage sur la route royale par accumulation de fumiers devant les maisons et la chambre de police devait rappeler la réglementation. Encombrement des voies publiques, omniprésence des boues malodorantes marquaient le paysage vécu des habitants de Lorraine allemande, comme de bien d'autres régions³⁹.

Ainsi, beaucoup de bâtiments, probablement surtout dans les cours, étaient des étables, des écuries, porcheries et granges. Les poulaillers restèrent nombreux jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle⁴⁰, les volailles étant élevées au maïs, cultivé en grande quantité sur le ban urbain depuis 1730 environ⁴¹.

Agriculture et élevage dans le canton de Sarralbe, vers 1840⁴²

(Terres cultivées en ha et têtes de bétail)

	Céréales	Fourrages	Chanvre et lin	Autres cultures	Bétail
Sarralbe-ville	779	54,5	13	187,4	3179
Village moyen du canton	299	16,4	2,1	58	801
Total cantonal	4668	268	40,2	941	13592

Si l'on a tendance à considérer la densité de la population dans les villes lorraines comme faible, il faut probablement l'augmenter de 30 à 50 % pour tenir compte de la présence encombrante du bétail.

D'autre part, les petites villes de Lorraine devaient apparaître aux yeux du voyageur comme des oasis de verdure, voire comme des forêts d'arbres fruitiers dont la clairière centrale était occupée par 3 ou 4 rues de bâtiments.

En effet, le paysage rural lorrain était marqué par l'openfield, des champs ras, sans limites matérialisées, et immenses, de la taille d'une sole (300 à 700 ha), de très grands champs d'avoine ou de blé, de très grandes friches. Or, quand on entraînait dans une petite ville, on commençait par traverser un verger et des jardins enclos dont l'étendue était de plusieurs fois supérieure à celle du bâti, sorte de clairière minérale, à l'intérieur d'un oasis de jardins et de vergers (photo 2).

³⁸ Avant, la Révolution, c'était le décimateur qui devait fournir les bêtes mâles des troupeaux communaux, en l'occurrence, à St-Avold, le curé à qui l'abbaye bénédictine avait abandonné les dîmes.

³⁹ Arthur Young, dont l'esprit « enlightened » était séduit par le bel ordonnancement fonctionnel de l'urbanisme moderne (et qu'il saluait à l'occasion, à Bordeaux, à Nancy, sur la place de la « Concorde »), ne cessa de vitupérer contre la saleté et la pestilence de la plupart des villes qu'il traversait, à commencer par Paris (*Voyages en France*, 1787-89, traduction H. Sée, 1931).

⁴⁰ Il y avait encore plus de 2500 poules, 146 canards et 43 oies, à St-Avold, en 1907, 1086 chevaux militaires et 1288 autres têtes de bétail sur 403 exploitations agricoles (moins de la moitié des ménages). Source : *Statistische Mitteilungen über Elsass-Lothringen*, Strasbourg, 1910, n°32.

⁴¹ Le maïs n'était cultivé que par un tout petit nombre de communes en Lorraine, introduit par les Bénédictins notamment sur les bans de St-Avold et Longeville les St-Avold.

⁴² P. Creutzer : *Sarralbe et ses environs*, Metz, 1851 (extraits des mémoires de l'Académie de Metz), tableaux, p 95 et suiv. Il y avait 13 villages dans le canton de Sarralbe.

En fin de compte, l'évolution du paysage urbain de la Lorraine allemande au XVIIIème siècle témoigne plus de continuités, de la ténuité, de la faiblesse des moyens comme des besoins, de la faible envergure des projets, que de cet urbanisme, issu des Lumières, promu par des visionnaires, irresponsables financièrement et dont la volonté aurait pu éventuellement s'appuyer sur l'absolutisme monarchique pour casser les résistances.

Mais ici, les représentants du pouvoir avaient intérêt à concourir au conservatisme foncier des élites locales dont les projets étaient aussi modestes que les moyens.

Photo 1

Place centrale de St-Avoid, lithographie de Le Verronnais, Metz, vers 1800

Le recensement de 1805 nous prouve que la place était occupée par les notables.

